Nouvelle-Orléans, mai 1923

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 35 Cents

Siège Social 303 Perdido Bldg.,

822 rue Perdido,

Nouvelle-Orléans

Boudousquié Printing Co., Ltd.

Nouvelle-Orléans, mai 1923

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 9 mars 1923

C'est le vendredi 9 mars que se pressait dans le Salon doré de l'Hôtel Grunewald aimablement mis à notre disposition par M. Georges Webre un vaste auditoire qui avait répondu à l'invitation de notre société de venir encore une fois entendre M. Firmin Roz, conférencier officiel de l'Alliance Française. Notre président souhaite la bienvenu au conférencier et par des paroles amicales lui fait comprendre combien le public néo-orléanais se réjouit de le revoir. M. Roz remercie M. Rouen de ses bonnes paroles, puis il se met à développer le sujet choisi: "le Roman psychologique".

Le conférencier débute en faisant ressortir le trait dominant du roman psychologique. Ce genre de roman a pour but essentiel, dit-il, l'étude des caractères et des passions; comme l'étude de l'homme est la caractéristique la plus marquée de la littérature française, le roman psychologique est bien français. M. Roz fait ensuite un aperçu de certaines phases de l'histoire du genre romanesque. Il démontre comment le roman en France a commencé avec "l'Astrée" d'Urfé, contemporain d'Henri IV, qui le premier a vraiment voulu faire œuvre d'art. Ce roman eut une influence considérable sur les Précieuses qui ne voulaient pas de réalisme. Les bergers de ce roman pastoral causent comme les intimes de l'Hôtel de Rambouillet et naturellement les nuances des sentiments font le fond du

roman. D'Urfé, le conférencier passe à Mme de Lafayette dont l'importance est incontestable, "la Princesse de Clèves" étant un des chefs-d'œuvre de la littérature classique. Le dix-huitième siècle a fourni deux auteurs dignes de figurer dans l'historique du genre, Marivaux et Prévost. Celui-là nous a donné "la Vie de Marianne", celui-ci a été un moment l'interprète de la littérature contemporaine et a eu comme collaborateur le génie de l'époque.

L'époque romantique a vu une forte éclosion de romans phychologiques, "René", "Adolphe", "Lélia", "Valentine", "Jacques", "la Confession d'un enfant du siècle". René et sa progéniture en ont-ils fait des romans autobiographiques! Or, on ne saurait faire d'autobiographie sans être psychologue; par exemple, tout "le mal du siècle" naît dans René qui écrit à Céluta "Je suis un pénible songe". Que de jeunes gens ont voulu être "le beau ténébreux" à l'exemple de Byron!

Des romantiques, M. Roz saute à l'époque contemporaine. Pour lui c'est Bourget qui a créé le roman psychologique car c'est lui qui appelle ses romans "des planches d'anatomie". Les disciples de Bourget font légions; mais, en général, ils sont moins bons car ils n'ont pas le pouvoir d'analyse du maître. Une réaction inévitable se fait contre la façon de comprendre la psychologie à la manière de l'auteur du "Disciple". Edouard Estaunié dans ses romans montre qu'il se rend parfaitement compte de ce qu'il y a une

certaine partie de l'âme qui n'est pas éclairée, ce n'est ni une conscience ni une inconscience, l'arrière-plan de l'âme, voilà ce qui importe. Estaunié, malgré une certaine exagération, a renouvelé le roman psychologique. Cet auteur a peu à peu pris conscience de son art et son sixième roman, "la Vie secrète" et son dixième "l'Appel de la route" ont une méthode unique. Le romancier nous fait voir que nous sommes tous solidataires. Dans le premier de ces deux romans, le récit qui constitue la trame est fait par une horloge, un secrétaire, etc., tous des objets qui racontent ce qu'ils ont vu mais qu'ils ont observé à un différent point de vue. Dans l'autre roman trois personnes racontent des fragments d'adventures, chacun n'a connu qu'un son de la cloche; l'auteur nous donne le récit de la femme, celui de l'homme et celui du prêtre. L'originalité d'Estaunié arrive à une haute cime. Voici les questions que soulève "l'Appel de la route" : La souffrance est-elle injuste? Est-elle incompréhensible? Est-elle incomprise? Le prêtre conclut qu'il faut comprendre, c'est cette atmosphère de spiritualité qui domine les romans d'Estaunié.

Louis Bertrand a transformé le roman historique par le côté psychologique. Dans "l'Infante" ainsi que dans "Cardenio", ce romancier reconstitue l'Espagne à son déclin et la France à son apogée. Il fournit un beau cadre phychologique, partisans français et espagnols se muent en Espagne et dans le Roussillon, les créa-

tions de Bertrand sont étudiées avec une appréciation psychologique qui fait qu'il a loin d'un Dumas à un Bertrand.

L'exotisme se transforme aussi sous l'influence psychologique. Le grand maître du genre c'est Loti, le grand magicien, le créateur de l'exotisme qui ne saurait être imité, car il ne connaît pas de procédés; il ne prend aucunes notes et ne semble rien voir mais il a le pouvoir magique de restituer tout ce qu'il a vu. Voilà du génie! Claude Farrère et les frères Tharaud font aussi de l'exotisme psychologique. Ils veulent comprendre, ils ouvrent les têtes pour y voir ce qui s'y trouve. Paul Adam voudrait renouveler l'exotisme mais il ne sait se borner, il bâcle son travail aussi, il y met trop; en plus, ses œuvres ont une surabondance d'imagination, d'observation et d'analyse extraordinaire.

Le roman de nos jours veut tout étreindre, le passé et l'avenir des planètes. Wells, en Angleterre, en a fait des romans fantastiques! En France Rosny raconte dans "le Félin géant" la conquête du feu. Il applique à la préhistoire le procédé de Bourget mais il ressemble trop à Jules Verne.

La littérature contemporaine a donné le roman psychologique pur comme l'entend Bourget puis elle a introduit graduellement la psychologie dans tous les autres genres car cette science est le domain tout particulier de la littérature française; à tout prendre la grande tragédie

classique française est purement psychologique parce qu'il lui fallait avant tout resserrer l'action à une crise d'un moment.

M. Firmin Roz termine au milieu de vifs applaudissements car sa parole agréable et son érudition ont fait un grand plaisir à ses auditeurs.

Séance du 21 avril 1923

L'Athénée en mémoire de ses nombreux morts de l'année reste fidèle à sa résolution de ne pas se réunir dans un salon et de ne pas avoir de musique et c'est dans la Salle du Musée de la Louisiane gracieusement offerte à l'Athénée que se trouvait une centaine de membres et d'invités de notre société le samedi soir, 21 avril. Ces membres-ci étaient présents: Mmes Arnauld, Chaffraix, Waddill, Mlle Roman, MM. Rouen, Edgar Grima, Claiborne, Durel, Lafargue, Georges Grima.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre invitant les membres à prendre part à la grande fête qui aura lieu à la Société historique en l'honneur de Mlle Grace King, auteur louisianais éminent, femme distinguée qui est membre de l'Athénée depuis bien des années.

Le conférencier du jour se trouve être M. le juge Charles F. Claiborne qui a su nous ménager une bonne surprise. La causerie de notre vice-président se trouve publiée in extenso dans

la présente livraison où les lecteurs des Comptes Rendus pourront y trouver tout le plaisir qu'ont connu les auditeurs du juge. Après l'excellente causerie de M. Claiborne, M. Durel rappelle que notre vice-président étant aussi le vice-président de la Direction de la Bibliothèque publique de la ville fait tous les efforts possibles pour nous procurer de nouveaux romans français. Comme M. Firmin Roz dans sa conférence n'a pu toucher qu'au roman psychologique, M. Durel juge utile de parler d'autres roman contemporains qui, selon lui, mérite la peine d'être lus, il n'hésite pas non plus à établir des listes de romans qu'il ne trouve pas dignes des traditions françaises. Il est décidé de publier dans une livraison subséquente la petite causerie du secrétaire.

M. Charles Barret, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, assiste pour la dernière fois avant son départ New York à une réunion de l'Athénée. Il prend la parole pour nous dire la tristesse qu'il éprouve car depuis cinq ans il prenait un vrai plaisir à venir à nos réunions, il espère revoir membres et amis soit à New York, soit à Paris. Il fait l'éloge de M. Rouen, président de l'Athénée dont le grand dévouement à l'œuvre de perpétuation de la langue française en Louisiane continue toujours malgré de grandes douleurs et de grands chagrins. Il fait surtout plaisir à l'Athénée en faisant comprendre que sous peu son gouvernement saura récompenser le grand zèle de notre cher président.

MM. Rouen, Grima et Lafargue remercient M. Barret de ses bonnes paroles et lui souhaitent santé et prospérité.

Séance du 25 mai 1923

C'est encore une fois dans la Salle hospitalière du Musée de la Louisiane que se réunit l'Athénée pour sa dernière séance de l'exercice 1922-1923. Un bon auditoire s'était assemblé pour entendre Mme Jules A. Wogan et M. Georges Damiens qui figuraient au programme. Etaient présents: Mmes Flower, Durel, Waddill, MM. Rouen, Edgar Grima, Durel, Lafargue, Georges Grima, Damiens, Wogan et Laudumiey ainsi que l'élite des fidèles de l'Athénée.

Le secrétaire donne lecture de la liste des médaillés de l'année 1923. Le président annonce le sujet du prochain concours, "les Maîtres du théâtre français contemporain". M. Edgar Grima établit qu'un "éditorial" du "Daily States" du 6 mai n'est pas juste car l'auteur de l'article semble ignorer la mort du très regretté Henri Vignaud; en plus, la coupure du journal que M. Grima remet à l'Athénée fait notre distingué compatriote demeurer à Washington. M. Lafargue appuie la déclaration de M. Grima en disant qu'il a assisté en personne aux funérailles de M. Vignaud. Il est décidé que le secrétaire écrira au rédacteur du journal afin de lui faire connaître la vérité. M. Lafargue a l'obligeance de promettre pour nos Comptes Rendus le dis-

cours de M. Henri Cordier prononcé aux obsèques du savant distingué.

Le secrétaire lit la nécrologie de M. Julian Leroy White, président de la Fédération de l'Alliance Française qui mourut en France le 13 février 1923. Il est décidé de publier cette nécrologie qui a paru dans "l'Echo de la Fédération".

Mme Jules M. Wogan qui a su si souvent charmer l'Athénée par son talent a la bonté de nous faire une conférence sur "Clémenceau". Comme d'ordinaire Mme Wogan reçoit de vifs applaudissements car elle sait toujours intéresser son auditoire. Nos lecteurs trouveront dans cette livraison-ci toute la conférence de Mme Wogan qui mérite d'être lue et d'être conservée.

Notre collègue, M. Damiens a l'aimable et utile habitude de nous apporter trop rarement, hélas! ses cueillettes littéraires. Pour ce soir il a même de l'inédit à lire. M. Damiens lit quelques poèmes avec goût et sait faire plaisir. Nous sommes heureux de pouvoir publier les cueillettes poétiques de notre collaborateur.

A la demande générale, M. Lafargue prend la parole et raconte sa visite à Clémenceau quand il apporta au "Tigre" l'invitation de la Nouvelle-Orléans. Notre sous-secrétaire avec sa verve accoutumée fait passer à son auditoire de bons moments. Il laisse un excellent portrait intime du grand homme, esquisse que nous espérons pouvoir publier dans la prochaine livraison.

L'ajournement est prononcé jusqu'en octobre.

UNE ANECDOTE

Nouvelle-Orléans, Lne,
Samedi le 21 Avril 1923,
Musée de la Louisiane,
Ste Anne et Chartres.

Mesdames, Messieurs, Chers Collègues:

Vous permettrez qu'en m'adressant à M. Rouen, je change la formule habituelle de "M. Le Président", et que je me serve d'un autre vocable qui exprimera mieux mes sentiments et les vôtres envers lui, et que je l'interpelle par "Notre Cher Président".

On m'a demandé—on ne demande jamais qu'aux pauvres d'argent comme aux pauvres d'esprit — les riches donnent toujours avant qu'on leur demande; on m'a demandé de dire quelque chose, de donner quelque chose de mon cru—comme on dit à l'Eglise:—dans la mesure de vos moyens, mais autant que possible—sous ces conditions j'ai consenti. En le faisant, j'ai cédé à deux impulsions: la première, le devoir d'être utile à l'Athénée, et la seconde, le plaisir de vous être agréable. J'aurais dû placer cette seconde impulsion au premier rang, car après tout, le but de la vie ne doit-il pas être de se rendre agréable et utile. De dignes exemples m'ont précédé—Messieurs Rouen, Durel, Grima, Marinoni, Damiens et autres. Si en tâchant de les imiter je subis le sort de la petite bête qui

avait voulu se faire aussi grosse que le bœuf, j'aurai au moins le mérite d'avoir essayé. Si je crève, ce sera ma banqueroute littéraire. C'est ce qui arrive généralement à ceux qui entreprennent, avec un trop petit capital, une œuvre au-dessus de leurs forces.

J'aurais voulu, pour cette occasion, parcourir plusieurs parterres littéraires, pour en choisir les fleurs les mieux colorées et les plus parfumées, pour les cueillir, les rassembler et vous les présenter sous la forme d'un bouquet littéraire digne de vous et de l'Athénée. Mais je ne circule pas dans ces parterres; je ne lis que des livres de loi; je n'écris que des décrets, qui souvent laissent un mauvais goût à la bouche de ceux qui sont obligés de les avaler. Livré ainsi à mes propres ressources, il m'a fallu cueillir dans mon stérile jardin quelques fleurs sauvages de peu de durée et encore moins de mérite, dont le seul parfum sera celui de la bonne volonté.

Le sujet de mes remarques est tout à fait local; vous direz peut-être banal. Il m'a été suggéré par notre Président lui-même. Vous savez qu'il aime beaucoup les calembours. Il en fait souvent de très bons; c'est plus fort que lui; il en fait quelquefois aussi de très mauvais. Mais les calembours ont une spécialité, c'est que les plus mauvais sont souvent les plus appréciés. Sa demeure est pleine des microbes des calembours. On les trouve dans l'antichambre, dans les salons, dans la salle à manger, dans les

chambres à coucher, partout. Le calembour est innocent par lui-même, seulement l'atmosphère est contagieuse, comme vous l'allez voir. A l'occasion de la dernière réunion de l'Athénée chez lui, les membres de la direction se trouvaient réunis dans la salle à manger. La conversation tourna sur les cartes et le temps qu'on y perdait. Tout de suite, notre Président, qui est aussi riche en bons conseils qu'il l'est en bons calembours, nous donna le conseil de ne jamais jouer aux cartes pour de l'argent avec une personne enrhumée. Et pourquoi donc? demanda-t-on de toutes parts. Parce que, nous dit-il, la personne enrhumée aura toujours l'atout (la toux). Je riais comme les autres; mais en même temps je me sentis un frisson dans le dos. La contagion m'avait gagné, j'avais la fièvre des calembours. En effet, en rentrant chez moi je toussais; je me sentis un chat à la gorge; bon, je me dis, c'est ma toux; un chat, matou! ça y est! je suis pris, je fais des calembours sans le vouloir, comme M. Jourdan faisait de la prose sans la savoir. C'est la maladie qui commençait. Un autre à ma place se serait laissé choir de désespoir; mais je résolus au contraire de me venger, de passer la période aiguë de ma maladie là où je l'avais contractée, dans la salle de l'Athénée, et me voici.

J'ai choisi comme sujet "Une Anecdote". Comme il roule sur un jeu de mot, il faudra d'abord que je donne à votre esprit un entraînement intellectuel, gymnastique qui vous per-

mettra de saisir différents jeux de mots pour en arriver au mien. Je commencerai par les faciles pour en arriver ensuite aux plus difficiles

—Exemple:

1° Pourquoi les bœufs ne vont-ils pas à la messe?

Ce n'est pas parce qu'ils manquent de foi (foie), ce n'est pas parce qu'ils n'auraient pas bonne mine, car au contraire ils feraient un effet "bœuf". Non, les bœufs ne vont pas à l'église parce qu'ils ne sont pas dévots (des veaux).

2° Quelle différence y a-t-il entre un imprimeur, un professeur, et une femme de chambre?
Un imprimeur fait les affiches, le professeur les colle (l'école), et la femme de chambre les lit (les lits).

3° Quelle différence y a-t-il entre un tigre, un chou-fleur, et une belle-mere? Notez bien que j'ai dit quelle différence.

Un tigre est tacheté sur le dos, un chou-fleur est acheté au marché, et une belle-mère est à jeter par la fenêtre.

4° Quand un navire de guerre devient-il un légume?

Quand il échoue (est chou).

Le même pouvoir du calembour qui en fait un légume, lui rend sa nature primitive en le faisant cuire assez (cuirassé).

5° Un mari peu galant, demandait à son épouse: Quelle différence il y avait entre un miroir et une femme?

Sa femme lui répondit: "Quelque méchanceté, sans doute, mais va toujours." Le mari lui dit: "Le miroir réfléchit sans parler, la femme parle sans réfléchir".

A quoi son épouse, imitant l'écho, qui a toujours le dernier mot, tira de son carquoi la flèche la plus aiguë qu'elle lui déclancha en ces termes: Quelle est la différence entre un miroir et un mari? Et sachant que son mari ne devinerait pas, elle lui lança: tous les miroirs sont polis, mais tous les maris ne le sont pas. Le mari jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Ces calembours et beaucoup d'autres semblables, sont faciles, comme vous verrez, quand vous arriverez chez vous et que vous les répéterez. C'est l'école élémentaire, c'est l'arithmétique de la science.

Mais il y en a d'autres bien plus difficiles. Alors c'est l'école supérieure, c'est l'académie, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, les mathématiques de la Science. Mais alors on s'élève dans les régions des calembours tirés par les cheveux. Tenez, j'ai dit "cheveux". Ce mot tout de suite me suggère un autre calembour. Je vous dis que quand la maladie des calembours vous gagne, on les voit partout, comme un presti-

digateur qui voit des pièces d'argent dans l'eau, et qui les trouve dans les oreilles, dans le nez de son voisin, où on ne se donnerait pas de les trouver. Ecoutez plutôt.

On appelle parricide celui qui aura tué sa mère; patricide celui qui aura tué son frère ou sa sœur. Comment appelleriez-vous celui qui aurait tué le mari de sa sœur? Insecticide, puisqu'il aurait tué l'époux (les poux) de sa sœur.

Maintenant que je vous aurais transportés jusqu'aux altitudes vertigineuses du royaume des calembours, permettez que je vous prenne par la main pour vous aider à descendre les marches qui vous conduiront dans les humbles régions de mon anecdote.

La scène se passe à Paris. Le premier acte est sur le Boulevard Saint-Michel. Il s'étend de la Seine au Luxembourg. Nous laissons derrière nous Henri IV sur le Pont Neuf. Devant nous s'élève la statue de Saint-Michel terrassant le Serpent. A droite le Palais de Justice, la Chapelle Louis XVI, le Luxembourg; à gauche, Cluny, la Sorbonne, Sainte-Geneviève, le Panthéon. C'est le quartier des étudiants aux bourses plates et aux grands cœurs; le quartier où la jeunesse s'amuse selon les lois de la nature, comme les petits oiseaux sur la branche.

Le long de ce boulevard, à gauche, on trouve des restaurants à bon marché; le déjeuner à un

franc cinquante et le dîner à deux francs l'assiette, y compris la cuillère et la fourchette. Une longue table s'étant au travers du trottoir. Ni nappe ni serviette n'encombre cette table. De chaque côté s'allonge un banc également dépourvu d'ornement.

C'était l'heure de l'Angelus, quand une main divine peint le ciel du soleil couchant d'un bleu tendre et d'un rose brillant, quand les cloches de l'Eglise voisine rappellent à la Divinité, et que le laboureur fatigué dételle ses bêtes pour les rentrer à l'écurie; l'heure sentimentale quand l'âme attendrie reçoit aisément des impressions.

Assis à table sur l'un de ces bancs se trouvait un jeune homme. Il avait le teint pâle, de grands yeux noirs, le front élevé, et de longs cheveux noirs lui recouvraient les oreilles. Tout chez lui indiquait un étudiant, un carabin.

Debout derrière lui, pour le servir, se tenait une jeune fille. Ses grands yeux gris étaient fendus en amande, clairs et transparents comme l'onde de la fontaine dans laquelle se mirait Psyché elle-même; sur sa bouche espiègle le sourire faisait sa demeure; elle avait le visage charmant que donne un caractère aimable; ses cheveux étaient blonds, légèrement ondés, relevés à la grecque. C'est un type que l'on rencontre souvent à Paris, mais rarement ailleurs. Son corsage serré, modestement ouvert à cœur contenait et retenait une nature exubérante, et cachait aux regards ce qu'il laissait deviner à l'imagination.

A un moment donné la jeune fille porta au jeune homme de la salade. C'était de la chicorée. Il paraîtrait que le jeune étudiant et la jeune fille n'étaient pas étrangers l'un à l'autre. Car la jeune fille, s'approchant du jeune homme, roula une de ses boucles noires autour de ses doigts, et d'un air calin lui dit:

Dis donc, Paul, tu dois aimer cette salade? Eh, pourqoi? "Parce que c'est de la chicorée". "Eh puis, alors?" Eh bien, la chicorée c'est amer (c'est ta mère).

Paul posa dans son assiette son couteau et sa fourchette; de son bras gauche il entoura la taille de la jeune fille tandis que de sa main droite il saisit celle de la jeune fille; il leva vers elle ses grands yeux noirs; leur regards se rencontrèrent comme deux rayons de l'âme qui se croisent. "Non, Minnie, mon cœur est si plein de mon amour pour toi, qu'il n'y a pas de place même pour ta chicorée". Il dit. Puis il écrasa sur sa main potelée un baiser de 25 ans. La jeune fille tressaillit, mais ne retira pas sa main. Une volupté nouvelle agitait son être et glaçait son sang. Si à ce moment on avait appliqué l'oreille pour ausculter le cœur palpitant de la jeune fille, on aurait entendu des battements rapides dénonciateurs d'un amour réciproque pour le moins aussi ardent.

Assis à la même table, en face de ce couple, se trouvait un touriste anglais à la recherche d'aventures. Il portait une casquette grise à

grands carreaux de la même étoffe que son costume. Sa jaquette était liée à la ceinture, et ses culottes s'arrêtaient aux genoux; des guêtres et des chaussures de peau rouge protégeaient l'éxtrémité de ses jambes. Il pinçait un monocle dans son œil droit, et deux favoris roux tombaient de chaque côté de ses joues comme des oreilles de chiens à lapin. Notre Anglais avait remarqué le couple devant lui; il avait entendu et saisi le calembour de la "chicorée", et avait résolu de s'en servir à l'occasion.

Seconde Partie

Laissons là notre heureux couple dans le Paradis qu'il s'est créé, et suivons notre Anglais. Nous le trouvons plus tard dans une demeure du Faubourg Saint-Germain. La rue est longue et étroite et flanquée de chaque côté de grands murs et de demeures particulières qu'on nomme des hôtels, avec des portes cochères, tout comme celles des Labatut, rue Royale. La rue est déserte et aucun bruit ne donne signe de vie. Je m'arrête devant le No. 9 de la Rue Bardet-de-Jouy, un souvenir de jeunesse. Je soulève un lourd marteau, qui en retombant réveille les échos du voisinage. Le concierge tire la bobinette et la chevillette cherre. J'entre. Le concierge écarte les rideaux de sa porte pour voir qui passe. Au bout du corridor, à droite, une cage renferme des escaliers de marbre blanc à larges marches. En montant je remarque au premier palier un homme qui s'avance vers moi,

auquel je trouve beaucoup de ressemblance avec moi-même. Je m'arrête, lui aussi. C'était la reproduction de ma propre silhouette dans un immense miroir. Au second palier, je tire le cordon d'une sonnette, quand deux valets en livrée m'ouvrent la porte à deux battants. Ils m'introduisent dans une salle à manger où l'on donne un dîner de cérémonie. Le parquet est de chêne; les meubles et la boiserie le long des murs sont du même bois; une tapisserie gros vert relevée d'étoiles dorées couvre les murs; un lustre à bougies répand une brillante lumière sur les cristaux et l'argenterie qui ornent la table; quatre valets debout, comme autant de poteaux fanaux se dressent à chaque coin de la salle; une nombreuse société est installée; tout le monde est en grande tenue; les dames décolletées sans manches, et les hommse en habits noirs et cravate blanche. Parmi les convives nous reconnaissons notre Anglais. Ce n'est plus le même. Sa casquette est remplacée par une maigre chevelure, partagée sur les côtés, formant un emprunt forcé; son costume de touriste a cédé à l'habit de rigueur. A côté de lui se trouve assise une élégante dame habillée à la dernière mode. Sa couturière, en taillant son corsage, avait dû laisser se glisser ses ciseaux sur la frontière qui sépare la mode des convenances. Ce corsage exigu était soutenu par deux bretelles atténuées, et découvrait deux épaules plantureuses auxquels l'art avait donné une blancheur d'ivoire. L'œil gourmand se promenait tantôt

sur les collines tantôt dans la vallée. Devant se spectacle enchanteur notre Anglais résolut de briller au moins par son esprit. Il se rappelait le calembour du Boulevard Saint-Michel. Si seulement on pouvait servir de la salade! La Fortune céda à ses souhaits. On passa de la salade; c'était de la chicorée! A cette vue, la figure de notre Anglais s'illumina comme une vitrine de simili-diamants au moment où l'on ouvre la clef de la lumière électrique; un large sourire comme la ligne des tropiques partagea sa figure en deux; il se rengorgea, ajusta son monocle, et de sa voix la plus séduisante, il tint à sa voisine décolletée à peu près ce langage: "Madame, aimez-vous la salade?" "Mais oui, Monsieur". "Alors vous devez aimer celle-ci?" "Eh, pourquoi cela?" "Parce que c'est de la chicorée". "Je vous demande pardon, monsieur, mais réellement je ne vous comprends pas!" "Eh bien, madame, la chicorée, c'est votre mère!" La dame regarda notre Anglais sans comprendre. Notre Anglais laissa tomber son monocle, et il se demande jusqu'aujourd'hui comment il se fait que la dame n'a pas souri.

CHAS. F. CLAIBORNE.

21 avril 1923.

CLEMENCEAU

A l'Athénée Louisianais,
Vendredi le 25 mai 1923.

Un colonel français retournant dans un can-

tonnement que la Légion avait occupé l'année précédente eut l'agréable surprise de trouver sa chambre toute fleurie. Et déjà, comme il exprimait ses remerciements d'une si gracieuse attention, son hôtesse répondit: "Monsieur le Colonel! . . . On ne fait pas cela pour tout le monde!"

Je me sens, ce soir ,un peu comme l'hôtesse, n'ayant eu que peu de temps à préparer ma petite étude en français, alors que je l'avais terminée en anglais pour le cercle des Quarante.

Comme la brave femme, je dirai aux amis de l'Athénée: "Messieurs! on ne fait pas cela pour tout le monde!"

On ne peut rien refuser à l'Athénée Louisianais, sachant se trouver parmi des amis intelligents, indulgents, heureuse de travailler pour eux, sûre d'être encouragée et soutenue quelle que difficile en soit la tâche!

Clémenceau

Le grand Shakespeare dans sa comédie de "As You Like It" nous dépeint l'Homme comme ayant sept vies; ou plutôt sept actes de la Vie, que l'homme est le héros, la figure saillante sur cette scène immortelle.

All the world's a stage, and all the men and women
merely players;
They have their exits and entrances
And one man in his life plays many parts.

Jacques—Act II, Scene VII.

Le monde est maintenant en état d'Evolution, moralement parlant, du côté physique, intellectuel, individuellement, chaque homme, chaque personnalité a ressenti l'effet, le changement produit dans chacun par la Grande Guerre qui a fait ressortir des talents méconnus, des énergies indomptables qui ont fait l'Histoire! comme Lloyd George en Angleterre, Wilson aux Etats-Unis, et Georges Clémenceau en France.

Il serait impossible d'étudier chaque caractère, personnifiant l'idéal, l'ambition, de chaque pays, nous essaierons seulement un petit aperçu, et nous nous considérons honorée de parler du "Tigre", Georges Clémenceau, digne représentant du noble et héroïque pays—La France!

Quel privilège de pouvoir tenir la tête haute, défiant les "pour" et les "contre", combattant les nombreux partis politiques, n'ayant en vue que le bien du pays, tel est le caractère de notre esquisse—Georges Clémenceau!

C'est un peu hardi de parler d'un homme vivant de nos jours, et encore **bien vivant:**

Jules Cambon, lors de sa réception parmi les Immortels a dit:

"Comme pour mieux marquer la Communion Française, la gloire a été réservée à celui qui fut l'adversaire de Gambetta et de Ferry de réaliser leur pensée la plus cher; ainsi l'Unon Sacrée s'est faite par delà les tombeaux!"

Clémenceau vient d'une des familles les plus

"bleues" de la Vendée; né en 1841 à Mouilleron-en-Pareds. Très jeune il commença l'étude de la profession qu'il avait choisie, la médecine, a Nantes, continuant son travail à Paris où la politique et les idées républicaines l'entraînèrent jusqu'à écrire dans plusieurs journaux du Quartier Latin, où chacun a le droit de proclamer sa conviction, morale ou politique, quelle qu'elle soit!

Poursuivi par la police Impériale, Clémenceau quitta Paris et vint aux Etats-Unis, se maria et s'établit à Hartford (Conn.), il retourna à Paris en 1870, pratiqua la médecine, et devint connu, populaire et estimé.

Dans toute grande personnalité, le caractère de son pays est très reconnaissable, ainsi un natif du Languedoc ne peut penser ni agir comme un Breton; le premier est "tête chaude", vif et prime-sautier; l'autre est entêté, volontaire et tenace comme le rocher qui borne ses côtes.

Pour se faire une idée juste de Clémenceau, il faut l'entendre à la tribune. Aucun orateur ne lui ressemble; il va droit au but, n'ayant peur de personne; mais son argument final ressemble au couteau de la guillotine, tombant comme la foudre, tranchant et fatal!

La réputation de Georges Clémenceau comme politicien est devenue universelle; son nom de "Tigre" lui a été donné à l'époque de sa vie où son corps, robuste autrefois est devenu courbé

par l'âge, son crâne chauve et sa moustache tombante lui donnaient certaine ressemblance au fauve de la Jungle, mais dans sa jeunesse, son élan, sa ténacité était comme celle de la bête féroce, s'élançant sur sa victime, la saisissant à la gorge, et ne la lâchant plus jusqu'à ce que mort s'ensuive!

Sa vigueur, sa vitalité, son énergie ne demandant que l'action sont restées les traites caractèristiques de cette grande personnalité. Avec Wilson et Lloyd George, président du Conseil, Clémenceau était le même que trente ans auparavant à la chambre des députés, personnifiant la détermination de toucher au but, écrasant toute opposition, non par persuasion mais par l'insistance et la volonté. Il était alors si entièrement lui-même, si distinct comme individualité que jamais personne ne le remplacera.

Le suivrons-nous dans sa carrière, son activité, sa volonté de réussir? Avec le Maréchal Foch examinant une des pièces des Boches, le 280, qui s'amusait à détruire Amiens? Le suivrons-nous aux premières lignes, accompagnant Poincaré passant les troupes en revue. Ou bien à Amiens décorant le Maréchal Haig de la suprême marque de distinction, la médaille militaire . . . quand le Général Pétain eut le même honneur! décorant l' As Belge, Willy Coppens, le 7 septembre . . . Puis reçu par les souverains belges, le roi au noble cœur et la gracieuse reine Elizabeth, le prince Charles et les généraux des armées alliées?

Nous le retrouverons après la délivrance de Cambrai, avec Sir Douglas Haig, examinant l'Hôtel de ville choisi par les Allemands pour leur Quartier Général et qu'ils avaient eu soin (selon leur "Kultur") de détruire en l'incendiant!

A Laon, nous voyons le Tigre embrassant les enfants venus à sa rencontre, et, chose extraordinaire, les mioches n'en avaient pas peur! Au front, avec Poincaré, passant la revue des troupes, des cantonnements s'arrêtant à la ville de Massevaux où il entendit les superbes orgues; de là, encourageant les soldats qui se plaignaient de n'avoir pas de tabac! "C'est très bien! dit le Premier, "Je rationnerai les Civils, mais **vous l'aurez,** votre tabac!"

Mais le jour entre les jours, le triomphe des triomphes, l'heure décisive pour non seulement la France, mais pour tout le monde civilisé, fut le 11 Novembre! . . . Les étudiants, les dames, les femmes, les voyous avaient enhavi les approches de la Chambre . . . La Marseillaise est entonnée! La foule acclame Clémenceau d'une seule voix, du même élan partant de tous les cœurs . . . "Vive Clémenceau!" mais lui, répond d'une voix calme . . . "Vive la France!"

Alors le triomphe final! . . . Il prend avantage de cette Union des âmes pour la prolonger, ne pensant qu'au bien de son pays; il n'était pas à cette minute suprême de la vie de la France, un simple orateur, il était le Messie, . . . la Voix

annonçant le bonheur futur . . . défendant la civilisation contre le barbarisme, . . . l'humanité contre la cruauté . . . quand de ses mains tremblantes il apporta la consolation aux Mères, aux Femmes, aux Fiancées, aux Sœurs des nobles soldats . . . quelle minute de triomphe d'être celui choisi pour annoncer l'Armistice! Malgré son grand contrôle sur lui-même, il est très ému de tant de responsabilité . . . de tenir entre ses mains, cet acte signé . . . cette Armistice vengeant nos morts . . . Lui, que personne n'avait vu que très maître de lui-même . . . ses amis, ses intimes l'avaient vu pleurer!

11 Novembre.—Le feu a cessé depuis ce matin! désormais, plus de deuil! . . . plus de larmes! . . . c'est la fin de cet horrible cauchemar!!! Au nom de la France! . . . au nom de la République Française . . . Une et indivisible, j'envoie les salutations à nos filles si longtemps perdues . . . mais enfin retrouvées! . . . . L'Alsace et la Lorraine! Honneur à nos héros et nos morts qui ont sauvé la France et l'ont fait vaincre! Grace à eux la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'Humanité . . . sera toujours soldat de l'Idéal!

La foule immense est debout . . . Un cri, une exclamation part de tous les cœurs . . . Vive Clémenceau! . . . Vive la République! . . . Vive la France!!!!

Alors viennent les hommages à Clémenceau, à Foch, aux alliés, aux Américains et Pershing,

c'est la joyeuse Résurrection de la Lumière . . . le bonheur de la Paix!!!!

Nous trouvons dans l'Illustration des traits saillants du caractère de Clémenceau, entr'autres ses lettres à André Tardieu parlant du Traité de Versailles. Puis l'attitude de Lloyd George quand les Américains saluèrent la statue de Washington.

"Savez-vous que vous venez de me faire assister à la célébration de la plus grande défaite de l'Angleterre."

Nous pouvons lire et relire les lettres du Général Pershing où le nom de Clémenceau est prononcé à chaque page; le noble cœur du Premier, ne perdant jamais courage, et répétant: "Confiance! Confiance!! Confiance!!!"

Nous le voyons à New York, reçu par M. Jusserand, et . . . le dirai-je? portant à son nez une des belles roses dont il avait été couvert . . . faisant les yeux doux aux jolies filles de la foule!

Alors son discours au Metropolitan Opera House terminé par une petite féerie que je vous transmettrai comme clôture.

Il y avait une fois, dans un humble village indien, un pauvre ministre de Boudha, heureux de prêcher ce que toute religion prêche . . . la charité et l'amour du Prochain, ce qui toujours en tout temps et en tous lieux a été très difficile! Mais tout à coup, un oiseau merveilleux

vint se percher sur une branche tout auprès du Boudhiste et cet oiseau commença à chanter . . . à chanter . . . à chanter!! Alors le vieux Prêtre se retourna vers ses disciples et dit . . . "Au revoir mes bons amis, le sermon est fini!"

C'est un langage que je parle très bien. Nous sommes abrités sous un arbre merveilleux! . . . Tant d'oiseaux y chantent . . . écoutons-les . . . et si vous comprenez leur langue comme j'en ai le privilège je dirai à la façon du Brahmine.

"Merci mes chers amis! La conférence est terminée!"

CLARA BEUGNOT WOGAN.

CUEILLETTES POETIQUES

par M. Georges Damiens

Faust:

Et cette drogue, que peut-elle pour moi?
Me rendra-t-elle la force, la jeunesse et la voix?
Maudites, soyez-vous tablettes d'aspirine
Maudite soit la cuisine, du benjoin respiré malgré soi
Maudite soit la science, chimie et médecine
Maudite la chaleur qui ne soulage pas
Maudite sois-tu, doléance.
A moi, docteur, à Moi! . . .

Méphisto:

Me voici! d' où vient ta surprise?
Je vais t'arranger à ma guise
Tisanes par-ci, et lotions par là
De l'eau froide sur la cœnne
Dix gallons d'eau glacée sur l'épaule
En somme
Sorbet—mon bonhomme!

DOCTEUR CHARLES LOPEZ.

Ne parle pas, Charles, je t'en supplie
Car ton gosier est mal hypothéqué;
Des invalides imite la modestie,
Et des poissons le silence obstiné.

Pendant l'hiver ta vie est difficile
Tu crains le froid, le vent et les frimas
Au coin du feu, tiens-toi donc bien tranquille
Ne parle pas, Charles, ne parle pas.

Dieu nous a dit: tiens ta voix en réserve
Car le silence est toujours bienfaisant
Avec la glace frotte ton dos, mange de l'herbe
Et avec patience, attends le dénouement.

Mais quand l'été, dans tes cordes vocales
Aura remis les sons de haut en bas
Même s'il te rend tes facultés normales
Ne parle pas, Charles, ne parle pas.

DOCTEUR CHARLES LOPEZ.

LE BONHEUR

de ce Monde

SONNET

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Posséder seul sans bruit une femme fidèle.

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espèrer rien des Grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle.

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scruple à la dévotion,
Domter ses passions, les rendre obéissantes.

Conserver l'esprit libre, et le jugement fort,
Dire son chapelet, en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

Copie d'un sonnet composé par Plantin au XVI siècle, imprimée en caractères de l'époque à l'Imprimerie Plantinienne.

SEPT ANS

Sous le titre "Sept Ans" le Figaro publie ces vers du poète Miguel Zamacoïs. Nous sommes heureux de reproduire ces strophes émouvantes, où est relaté un des atroces faits d'armes qui, dès le debut de la campagne, ont deshonoré les troupes allemandes. Les Allemands, disent les journaux, ont tué un petit garçon de sept ans, qui les avait mis en joue avec son fusil de bois.

C'est un petit garçon, c'est un petit bonhomme,
Heureux de rien — de tout — d'un bâton, d'une pomme,
Un petit garçon de sept ans . . .
Il a des yeux rieurs, des cheveux en crinière;
Il est fier, car depuis la semaine dernière;
Il sait siffler entre ses dents!

Nous le connaissons bien, il méprise les filles;
La poche n'en peut plus de ficelle et de billes;
De tout un bagage enfantin,
Il montre quatre sous, qu'il croit être une somme;
Rit du matin au soir, et ne fait qu'un grand somme,
Depuis le soir jusqu'au matin.

Des amusements neufs on n'en invente guère!
Etant petit garçon, il s'amuse à la guerre,
Comme tous les petits garçons,
Il s'amuse d'instinct à défendre sa terre,
Et partage déjà la haine héréditaire,
Pour ceux-là que nous maudissons.

Or, voici qu'un matin à travers le village,
Passent les ennemis, avec tout l'étalage,
De leurs procédés révoltants . . .
On se bat! C'est l'assaut du droit contre la ruse;
Bah! Est-ce une raison pour ne plus que s'amuse,
Un petit garçon de sept ans?

Et parce qu'il faut bien à sept ans que l'on joue,
De côté des soldats le petit met en joue,
Son fusil de bois menaçant . . .
Un Français eut souri du geste minuscule,
Et peut-être singé l'ennemi qui recule,
Pour amuser cet innocent!

Vous, salissant d'un coup toute votre campagne,
Mais vous n'avez donc pas d'enfants en Allemagne?
Pour montrer que vous étiez forts,
Vous avez dirigé contre l'arme enfantine,
Les vrais fusils qui font des morts.

S'il est vrai, Majesté, ce crime qu'on raconte,
Comme il pèsera lourd, le matin du grand compte,
Pour le débiteur aux abois!
Comme il pèsera lourd lorsque dans le silence,
Une main posera l'enfant sur la balance,
Et son petit fusil de bois.

Fin.

ATHENEE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1923.

PROGRAMME

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les Maîtres du Thêâtre Français Contemporain.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1923 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $25.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artisque.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 303 Perdido Bldg., 822 rue Perdido, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL.